

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD

Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n°99 - novembre 2012

RÉUNION DU 27 OCTOBRE 2012.

Le conférencier prévu, M. Jean François Hugot, malade, a été remplacé inopinément par M. Jacques Dargaud

L'EMPLOI DES TEMPS DU PASSÉ

par M. Jacques Dargaud

INTRODUCTION

Remarquons d'abord qu'en français le mot *temps* est ambigu, alors que l'allemand et l'anglais ont deux mots pour désigner l'un le temps qui passe, l'autre le temps grammatical : *Zeit vs Tempus, time vs tense*.

À noter également que la distinction entre temps grammatical et mode n'est pas toujours nette. Ainsi, par exemple, l'imparfait (de l'indicatif) peut avoir la valeur modale d'un irréel du présent : *Ah ! si seulement j'avais dix ans de moins !* Et le conditionnel (présent) la valeur temporelle d'un futur du passé : *Il a dit qu'il reviendrait*. Mais la modalité n'est pas l'objet de cette étude.

Les temps grammaticaux forment des couples ; à un temps grammatical simple correspond un autre qui est composé ; dans le premier cas le procès (c'est-à-dire l'action ou l'état) est en cours, dans le second il est accompli :

imparfait	plus-que-parfait
passé simple	passé antérieur
présent	passé composé
futur	futur antérieur

PASSÉ SIMPLE OU PASSÉ COMPOSÉ ?

En principe, le temps grammatical fondamental du passé est le passé simple, le procès étant nettement coupé du présent, sans rapport avec le présent : *L'hiver de 1709 fut très rigoureux*.

Mais nous verrons que le domaine du passé simple s'est considérablement rétréci.

Le passé composé, au contraire, est d'abord, par son origine, un présent : le présent de l'accompli.

*Maintenant j'ai assez d'argent économisé pour m'acheter une voiture
d'où maintenant j'ai économisé assez d'argent pour m'acheter une voiture
Maintenant, j'ai bien mangé : je n'ai plus faim.*

Il peut aussi marquer l'antériorité par rapport au présent :
Quand j'ai bien travaillé, je suis content de moi.

Enfin, il est l'équivalent du passé simple, normal en français moderne, dans un contexte en relation avec notre présent actuel.

Dimanche dernier, nous avons bien mangé dans ce restaurant (au lieu de nous *mangeâmes* bien, actuellement inusité dans ce contexte).

Hier j'ai été à Versailles (et non *hier je fus à Versailles*, comme écrivait Madame de Sévigné).

Selon le linguiste Émile Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*. Gallimard, 1966 - tome I, p. 237 sqq. de l'édition de 1985), il existe deux types d'énonciation qu'il appelle respectivement « histoire » et « discours ». L'« histoire » est le domaine du passé simple (et du passé antérieur), le « discours » celui du passé composé (et, le cas échéant, celui du passé surcomposé), ce qui peut être synthétisé dans le tableau suivant :

« Histoire »	« Discours »
Récit d'événements passés sans intervention de l'auteur. Écrit (en principe). Type d'énonciation souvent littéraire, mais non exclusivement (articles de presse).	Toute forme d'énonciation où apparaissent les interlocuteurs. Oral et écrit. Type d'énonciation le plus courant.
Histoire (proprement dite), romans (sauf exceptions, dont la plus célèbre est <i>L'Étranger</i> d'Albert Camus), articles sportifs, nécrologiques.	Conversations, théâtre, discours. (au sens le plus courant), lettres, textes didactiques.
Exclusion des « déictiques » : - interlocuteurs (1 ^{re} et 2 ^e personnes) - datations par rapport à l'énonciation (voir additif ci-après).	Références à l'énonciation.
3 ^e personne seulement parfois 1 ^{re} personne romanesque : moi ou nous (= moi + lui).	Toutes les personnes.

César **retourna** à Rome l'année suivante

*Je **retournai** à Rome l'année suivante* ou *Je **suis retourné** à Rome l'année suivante*
*Je **suis retourné** à Rome cette année*
***Es-tu retourné** à Rome ?*

*Il **partit** quand il **eut terminé***
(passé simple) (passé antérieur)

ou *Il **est parti** quand il **a eu terminé***
(passé composé) (passé surcomposé)

Additif :

Datations par rapport au présent de l'énonciation exclus de l'« histoire »	Datations correspondantes par rapport à un moment du passé
hier	la veille
avant-hier	l'avant-veille
il y a quelques jours	quelques jours avant
la semaine dernière	la semaine précédente
l'an dernier	l'année précédente
jusqu'ici	jusque-là
maintenant	alors
aujourd'hui	ce jour-là
cette année	cette année-là
demain	le lendemain
après-demain	le surlendemain
dans quelques jours	quelques jours après
lundi prochain	le lundi suivant
prochainement	peu après
l'an prochain	l'année suivante

IMPARFAIT OU PASSÉ ?

L'opposition entre ces temps grammaticaux est de l'ordre de l'aspect.
Mais évitons de dire que l'imparfait exprime la durée, le passé simple (ou composé) étant employé pour des faits ponctuels :

*Les Capétiens **régnèrent** plus de huit cents ans sur la France*

*Comme elle **ouvrait** la bouche, on lui dit de se taire.*

ÉQUIVALENTS STYLISTIQUES DU PASSÉ SIMPLE

Si le passé composé est en « discours » l'équivalent obligé, normal du passé simple, le présent, le futur et l'imparfait peuvent être employés comme équivalents facultatifs, stylistiques de ce temps grammatical.

1. Le présent équivalent stylistique du passé

C'est le présent historique, dont la variété communément employée dans le récit est le présent de narration. Il rend en quelque sorte le fait présent à l'époque du locuteur ou de l'auditeur. Il est généralement amorcé par des temps du passé.

*J'ai voulu le rencontrer hier. J'**arrive** de bonne heure, je **sonne**, on ne **répond** pas.*

Cet emploi est très courant ; il se trouvait déjà en latin et dans le plus ancien français.

2. Le futur équivalent stylistique du passé

Dans un récit historique, on peut trouver, plus rarement, le futur comme une ouverture sur de nouvelles perspectives.

*Ainsi fut prise la Bastille, le 14 juillet 1789. Ses pierres **serviront** en partie à la construction du pont de la Concorde.*

C'est que le narrateur, à partir d'un certain moment de la narration, se place par la pensée à l'époque où se situent les événements qu'il rapporte.

3. L'imparfait équivalent stylistique du passé

Cet emploi apparaît au cours du XIX^e siècle. On cite de Chateaubriand : *Vingt jours avant moi, le 15 août 1768 (sic), **naissait** à l'autre extrémité de la France l'homme qui a mis fin à l'ancienne société, Bonaparte. (Mémoires d'outre-tombe, 1848 – Édition du centenaire, I. p. 28)*

On trouve des exemples de ce type chez Balzac, V. Hugo, A. Dumas, E. Sue. Mais c'est surtout avec les Goncourt que l'imparfait équivalent stylistique du passé simple devient « un des traits de l'écriture artiste ». L'abus qu'ils en firent, ainsi que Maupassant, A. Daudet, provoqua l'inquiétude du critique Brunetière. L'usage gagna les historiens et les journalistes, tout en restant étranger à la langue parlée. Il connaît une fortune considérable dans le français écrit.

*À 18 h 15, une bombe **éclatait** à la grande poste.*

*À 10 h 50, dix minutes seulement avant la nouvelle heure fixée pour la mise à feu, un nouvel incident **interrompait** le compte à rebours.*

C'est comme si nous y étions ! L'expressivité repose sur la substitution d'un temps relatif, l'imparfait, à un temps absolu, le passé, sur la vision sécante « en instantané » d'un procès conclusif ponctuel. Cet emploi stylistique de l'imparfait fait penser à un tableau au théâtre ou à un gros plan qui se fixe au cinéma ou encore à un flash photographique (« imparfait pittoresque », « imparfait de cinéma », « imparfait flash »).

Notons bien que l'imparfait équivalent stylistique du passé est **normalement accompagné** – généralement précédé – **d'une indication précise de temps**.

Selon le contexte, il provoque une rupture, clôt un récit ou, inversement, l'ouvre. On peut trouver aussi des imparfaits en série notant des faits ponctuels. On parle alors « d'imparfait narratif », homologue du présent de narration :

À 9 heures l'avion **décollait**, à 10 heures il **atteignait** Nancy, et à 11 heures il **atterrissait** à Munich (cf. suite de tableaux, de diapositives).

La presse, surtout sportive, en fait actuellement un grand usage.

À la soixantième minute Zidane **prenait** le ballon, **évitait** trois défenseurs et **marquait** le but (cf. ralenti cinématographique).

L'excès est un abus qu'on se gardera d'imiter.

ÉTUDE DES TEMPS DANS UN TEXTE DE MARCEL PROUST

(À la recherche du temps perdu – Du côté de chez Swann, 1913 – La Pléiade, p. 44 à 48)

Cet extrait du début du premier tome est en quelque sorte le texte fondateur, la clef d'À la recherche du temps perdu : le passé enfin ressuscité va devenir l'édifice immense de l'œuvre. C'est un récit au passé de la résurrection du temps perdu.

Notons d'abord que si Proust écrit à la première personne, le type d'énonciation n'est pas le « discours » au sens de Benveniste. Le narrateur n'interpelle pas le lecteur ; le « je » est le « je » romanesque traditionnel. Dès le début, on aura des passés simples. Le style est d'ailleurs délibérément littéraire : les phrases sont souvent très complexes (les deux dernières ont chacune douze lignes !) ; on relève deux plus-que-parfaits et deux imparfaits du subjonctif (aux lignes 97, 106 – où *eût permis* est l'équivalent de « aurait permis » – et 117). Il s'agit bien d'une « histoire » et le rituel des belles-lettres est respecté. Mais Proust n'a-t-il pas une manière à lui de mettre en œuvre le système traditionnel des formes et des valeurs ?

À la première lecture, on s'aperçoit que les temps grammaticaux sont regroupés en séquences importantes. Notre étude peut donc être linéaire, portant sur les différentes parties du texte. Nous en distinguerons cinq principales :

1. La surprise : une sensation agréable (lignes 1 à 16)

Deux plans s'organisent très normalement : celui des circonstances décrites à l'imparfait, celui des faits relatés au passé simple, chronologiquement (la chronologie étant d'ailleurs soulignée : *d'abord, bientôt, à l'instant même*). Un plus-que-parfait (ligne 12) correspond à un retour en arrière. On relève encore un présent actuel (ligne 6) – le narrateur, intervenant en tant que tel (ce qui n'a rien d'anormal), dit *je ne sais pourquoi*, phrase relevant incidemment du « discours » – et un présent omnitemporel de définition (ligne 8).

2. Introspection et interrogations (lignes 16 à 26)

C'est une séquence à l'imparfait, temps par excellence de la description au passé. L'imparfait est accompagné du temps composé correspondant : le plus-que-parfait marquant le retour en arrière des analyses. Une première certitude : c'est en soi qu'il faut chercher. Les interrogations, une au plus-que-parfait, deux à l'imparfait, une à l'infinitif relèvent du discours rapporté indirect libre et marquent les moments

forts des analyses qui deviennent ainsi palpitantes : le lecteur suit avec passion les péripéties de l'enquête intérieure.

3. La maïeutique (lignes 27 à 89)

Préparé par la série d'imparfaits du passage précédent, *je bois* inaugure une suite de présents transposés, une cinquantaine – sans compter des présents transposés de l'accompli, c'est-à-dire les passés composés des lignes 32, 80 et 82.

Le présent de narration, évocation stylistique de procès passés, expressive, bien que courante, se substitue ici au passé simple trop coupé du présent. Il se substitue aussi à l'imparfait de continuité (ligne 31) ou d'état (lignes 29 à 32, 34, 38, etc.) Avec le paragraphe débutant à la ligne 45, l'imparfait réapparaît en subordonnées de discours rapporté indirect. À la ligne 58, encore un imparfait ; remarquons qu'il n'a pas pour repère de contemporanéité le verbe principal ; il faut comprendre « que je lui refusais quelques instants avant ». Mais, ensuite, le présent de narration met tous les procès sur le même plan d'une analyse à la fois narrative et descriptive.

À noter à part, mais d'un emploi tout à fait normal, trois présents (lignes 39 à 41), non transposés, amenant avec eux un futur. Précédés de *toutes les fois que*, ils expriment une vérité générale qui donne toute sa dimension à la question fondamentale de la méthode : *mais comment ?* Après une question encore, et une réponse à l'infinitif, mode évidemment omnitemporel, deux formes du verbe *être* (ligne 44), l'une copule, l'autre de sens plein, nous ramènent au présent transposé du récit des essais réitérés d'évocation du souvenir.

On aura remarqué que l'impression de répétition est renforcée par le vocabulaire même (*répéter indéfiniment, redemander, je recommence, je rétrograde, je retrouve, ramener encore une fois, ressaisir, refaire, pour la deuxième fois, je remets, redescendu, remontera, dix fois, recommencer chaque fois* – douze fois le préfixe *re* !) par les images spatiales, par le rythme des phrases, tantôt ralenti, tantôt accéléré...

Mais revenons à la ligne 50, au passé simple *je pris*, qui peut poser problème. On attendrait normalement le passé composé marquant l'antériorité par rapport au présent de narration. C'est donc une forme isolée que sa valeur aspectuelle coupe étrangement du présent. Ne souligne-t-elle pas les *distances traversées* (cf. ligne 66) pour *rétrograder*, pour revenir au début ?

Nous porterons enfin notre attention sur le paragraphe des lignes 78 à 89, dont le rôle charnière est évident : il prépare l'instant décisif qui approche. On est frappé par le mouvement sur l'échelle du temps dans les interrogatives de discours rapporté indirect libre avec des futurs – postériorité normale par rapport aux présents de narration – alternant avec des passés composés – antériorité normale par rapport à ces mêmes présents de narration -, sans oublier ensuite un présent omnitemporel (ligne 85). *M'a conseillé* (ligne 86) surprend un peu ; on attendrait le présent de narration à valeur itérative. L'accompli peut souligner la rapidité, la fébrilité de ces vains essais d'embrayage. Mais le passé composé n'est-il pas aussi le passé qui se laisse tenter par le présent ? Son emploi annonce la phrase centrale et fondatrice de la ligne 90.

4. Et tout d'un coup le souvenir (lignes 90 à 114)

C'est le passé composé qui est chargé d'exprimer cette apparition subite, mais aussi le rétablissement d'un lien, ici très étroit entre le passé et le présent. En face du passé mort, rendu par le passé simple, il est le temps du passé ressuscité

avec toutes les résonances de la vie. Oui, l'événement central et fondateur ne devait être relaté qu'au passé composé, tant sont importantes ses conséquences pour le personnage – narrateur et auteur – qui semble un instant tenté par le discours autobiographique. Une forme isolée donne ainsi le ton à tout le passage.

Suivent une série d'imparfaits décrivant les habitudes passées rappelées à la mémoire, des plus-que-parfaits de retour en arrière, analysant et expliquant le processus de l'oubli et du souvenir. À partir de la ligne 107, une période bien équilibrée oppose deux propositions au présent omnitemporel avant de terminer, avec une image puissante, le paragraphe sur le mot *souvenir* par lequel il avait commencé.

5. La dynamique du souvenir : le temps retrouvé (lignes 115 à 138)

L'histoire continue : un seul souvenir revenu à la conscience entraîne avec lui la résurrection de tout un passé. C'est le retour du temps normal de l'« histoire », le passé simple (ligne 120), précédé en tête de paragraphe du passé antérieur dans une construction où ce temps grammatical est exigé – alors que plus loin on ne peut employer que le plus-que-parfait (ligne 123). Mais il y a surtout des imparfaits qui se justifient facilement : contemporanéité en discours indirect (ligne 118), habitude dans le passé (lignes 116, 125, 126), état dans le passé (lignes 120 et 127).

Les phrases prennent de l'ampleur au fur et à mesure que s'épanouit le souvenir : une nouvelle période très équilibrée commence par une comparative avec des présents omnitemporels dont cinq ou six juxtaposés en série, se poursuit par une principale introduite par l'adverbe important *maintenant*, accumulant avec conjonctions de coordination des sujets repris par *tout cela*, véritable incantation qui aboutit à deux présents, l'un en cours d'accomplissement, l'autre accompli, présents de narration presque présents réels : le temps retrouvé !

Arrivé au terme de cette étude précisons que nous avons volontairement passé sous silence l'expression de la modalité parce que conforme à l'usage normal (nous avons cependant fait allusion à certaines formes du subjonctif dont l'emploi est très littéraire).

En conclusion, rappelons d'abord le respect de la tradition dans un mode d'énonciation, délibérément littéraire, relevant de l'« histoire ».

Notons, plus caractéristiques, des choix personnels : la tendance à l'accumulation de formes identiques groupées en séquences sur un espace restreint, l'apparition de formes qui sont inattendues dans ces contextes, mais apportent aux passages certaines tonalités qui n'échappent pas aux lecteurs (lignes 50, 86,90, 137). Les emplois divers du présent de l'indicatif permettent aussi des jeux évocatoires ; l'auteur semble parfois tenté par le « discours ».

Quant à la fréquence des imparfaits, elle montre bien que l'analyse des circonstances, causes, effets, perspectives est son univers privilégié ; celle des plus-que-parfaits, remontant dans l'au-delà du passé, traduit son obsession d'aller toujours plus loin dans l'exploration des zones d'ombre que le temps accumule en arrière de nous.

On pourrait appliquer à Proust ce qu'il disait lui-même à propos de Flaubert : // *y a une beauté grammaticale...* Et cette *beauté grammaticale* est colorée, animée par le vocabulaire, les notations temporelles, les métaphores spatiales, le rythme

avec ralentissements, accélérations, périodes, si caractéristiques d'*A la recherche du temps perdu*.

ÉTUDE DES TEMPS GRAMMATICaux DANS DEUX PASSAGES DES EXERCICES DE STYLE DE RAYMOND QUENEAU

Les *Exercices de styles*, parus en 1947, sont un des livres les plus célèbres de Raymond Queneau, un ouvrage précurseur du mouvement *Oulipo* (*Ouvroir de littérature potentielle*) dont l'auteur sera l'un des fondateurs. Il raconte là une même histoire quatre-vingt-dix-neuf fois de manières différentes. La plus normale, la plus simple s'intitule *Récit*. Il faut lire ce *Récit* avant d'aborder le même texte écrit entièrement au passé simple, puis entièrement à l'imparfait.

Passé simple

Un jeune homme porta un chapeau

Choix bizarre : le jeune homme était tête nue et il mit un chapeau.

Il eut un long cou

Possible au XII^e siècle, mais absurde au XX^e, à moins que l'on admette que son cou s'allongea soudain !

Il se vêtit d'un pardessus

Devant la gare Saint-Lazarre, il enfila son pardessus qu'il n'avait pas encore mis.

... Cette remarque : *il fallut mettre un bouton*

Le démonstratif *cette* annonce un discours rapporté : il s'agit d'un discours indirect libre qui ne peut être qu'à l'imparfait de contemporanéité et non au passé simple.

Imparfait

Dès qu'il apercevait une place libre, il se précipitait.

Scène bizarre, car l'imparfait ne peut exprimer ici que la répétition.

Je l'apercevais plus tard.

Imparfait de narration possible, mais qui, à notre avis, devrait être mieux introduit.

Il se vêtit.

Comme dans la version au passé simple, il enfila devant la gare Saint-Lazare son pardessus qu'il n'avait pas encore mis.

Le passé simple et l'imparfait ne sont pas interchangeables, et si on utilise un seul de ces deux temps, on aboutit à des bizarreries ou à des absurdités comiques.

Des lectures complémentaires ont été faites par Mmes Liliane Legros et Henriette Régner :

Marcel Proust : *Sodome et Gomorrhe*, II, 1 : *Les intermittences du cœur*.
Edition de la Pléiade, 1988, tome III, p. 152 à 155.

Raymond Queneau : *Exercices de style* : passim.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me revisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée de thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour; et me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contigent, mortel. D'ou avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle? Que signifiait-elle? Où l'appréhender? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête; la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas; et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher? pas seulement ; créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière. Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où

sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grossièrement sensuel sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus fidèles mais plus vivaces; plus immuables encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses débris (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là); et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts, qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages, consaisants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

46 A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant lever tout au fond de moi? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN

100 sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grossièrement sensuel sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus fidèles mais plus vivaces; plus immuables encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses débris (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là); et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts, qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages, consaisants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

Récit

Un jour vers midi du côté du parc Monceau, sur la plate-forme arrière d'un autobus à deux places complet de la ligne S (aujourd'hui 84), j'aperçus un personnage au cou fort long qui portait une tresse mou entouré d'un galon tressé au lieu d'un ruban. Cet individu interpella tout à coup son voisin en prétendant que celui-ci faisait exprès de marcher sur les pieds chaque fois qu'il montait ou descendait des voyageurs. Il abandonna d'ailleurs rapidement la discussion pour se jeter sur une place devenue libre.

Deux heures plus tard, je le revis devant la gare Saint-Lazare en grande conversation avec un ami qui lui conseillait de diminuer l'échancrure de son pardessus en en faisant remonter le bouton supérieur par quelque tailleur compétent.

Passé simple

Ce fut midi. Les voyageurs montèrent dans l'autobus. On fut serré. Un jeune monsieur porta sur sa tête un chapeau entouré d'une tresse, non d'un ruban. Il eut un long cou. Il se plaignit auprès de son voisin des heurts que celui-ci lui infligea. Dès qu'il aperçut une place libre, il se précipita vers elle et s'y assit.

Je l'aperçus plus tard devant la gare Saint-Lazare. Il se vêtit d'un pardessus et un camarade qui se trouva là lui fit cette remarque : il fallait mettre un bouton supplémentaire.

Imparfait

C'était midi. Les voyageurs montaient dans l'autobus. On était serré. Un jeune monsieur portait sur sa tête un chapeau qui était entouré d'une tresse et non d'un ruban. Il avait un long cou. Il se plaignait auprès de son voisin des heurts que ce dernier lui infligeait. Dès qu'il apercevait une place libre, il se précipitait vers elle et s'y asseyait.

Je l'apercevais plus tard, devant la gare Saint-Lazare. Il se vêtit d'un pardessus et un camarade qui se trouvait là lui faisait cette remarque : il fallait mettre un bouton supplémentaire.